

DOMINIQUE BARBÉRIS

UNE FAÇON  
D'AIMER

roman

*nrf*

GALLIMARD





## DE LA MÊME AUTRICE

LA VILLE, Arléa, coll. «Arléa-poche», 1996.

L'HEURE EXQUISE, Éditions Gallimard, coll. «L'Arpenteur», 1998 (prix Marianne 1999).

LE TEMPS DES DIEUX, Éditions Gallimard, coll. «L'Arpenteur», 2000.

LES KANGOUROUS, Éditions Gallimard, coll. «L'Arpenteur», 2002.

CE QUI S'ENFUIT, Éditions Gallimard, coll. «L'Arpenteur», 2005.

QUELQUE CHOSE À CACHER, Éditions Gallimard, coll. «Blanche», 2007; Folio, 2009  
(prix des Deux Magots 2008 et prix de la Ville de Nantes 2008).

BEAU RIVAGE, Éditions Gallimard, coll. «Blanche», 2010.

LA VIE EN MARGE, Éditions Gallimard, coll. «Blanche», 2014.

L'ANNÉE DE L'ÉDUCATION SENTIMENTALE, Éditions Gallimard, coll. «Blanche»,  
2018 (prix Jean-Freustié 2018).

UN DIMANCHE À VILLE-D'AVRAY, Arléa, coll. «La rencontre», 2019; Folio, 2021.

UNE FAÇON D'AIMER



DOMINIQUE BARBÉRIS

UNE FAÇON  
D'AIMER

roman

*nrf*

GALLIMARD



*En mémoire de mon père*



Ceci est une fiction. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé serait purement fortuite.







En faisant la vaisselle, ma mère chantait souvent « La vie conjugale » :

*Les histoires sages  
finissent souvent  
par un beau mariage  
Et beaucoup d'enfants.*

Guy Béart. On avait le disque à la maison, un 45 tours. Les disques, à cette époque, c'était fragile. Il fallait les manipuler avec précaution en les sortant de leur pochette pour ne pas laisser de traces de doigt. On les essuyait avec une petite brosse de velours bleu électrostatique. Malgré tout, il restait toujours de la poussière sur la piste, l'invisible poussière du temps. Je me souviens de l'odeur du plastique.

Sur l'autre face, il y avait la chanson :

*Si tu reviens jamais danser chez Temporel  
Un jour ou l'autre...*

On l'a gardé jusqu'à ce qu'on ne puisse plus utiliser le vieux tourne-disque. On baissait doucement le bras ; on avait l'impression que la pointe diamant atterrissait. La piste de la face 2 était rayée. Ma mère m'a longtemps accusée d'en être responsable. Ça répétait en boucle :

*Pense à ceux qui tous ont laissé leurs noms gravés  
Tous ont laissé leurs noms gravés...*

Le souvenir me revient, ce soir, en pensant à ma tante Madeleine. Ces deux chansons résument son histoire, et peut-être, à travers elle, celle de beaucoup de femmes de sa génération, la génération de la guerre : une *histoire sage*, une vie retirée et discrète traversée d'un bref coup de folie, une romance secrète. Difficile de savoir ce qui arrive à une femme.

Ma tante Madeleine était la sœur aînée de maman ; elle était très coquette quand elle était jeune. Il y a eu longtemps, posée sur le buffet de grand-mère, une photo d'elle, prise à Douala en 58 – un agrandissement –, où elle marche, toute jeune, ravissante dans sa robe d'été, en tenant la main de sa fille. Au fond, il faudrait repartir de là, de cette photo posée sur le buffet de grand-mère où ma tante marche dans une rue de Douala en tenant la main de Sophie – la petite Sophie, comme on disait dans la famille, « cette pauvre petite Sophie ».

L'original est une photographie carrée à bords dentelés qui tient dans le creux de la main ; une photo prise avec un appareil Kodak. Les photos de l'époque m'ont toujours fait penser aux petits-beurre Lefèvre-Utile. Est-ce à cause de leur

format, ou de nos origines nantaises ? Les deux sans doute. Ou parce que grand-mère avait l'habitude de ranger les photos de famille dans une vieille boîte de biscuits LU, une ancienne boîte d'assortiment dont le couvercle représentait un genre de sirène Art déco à cheveux roux entourée de guirlandes de fleurs.

La marge de blanc a jauni.

Les cocotiers forment une contre-allée pittoresque et majestueuse dans laquelle un vélo circule. Le cycliste (probablement noir) est vu de dos. De chaque côté aussi, probablement – mais on ne les voit pas –, des « cases » enfouies dans la végétation. Celles du quartier européen. Elles sont toutes sur le même modèle : blanches, avec des fenêtres à claustra, des toits en pente pour permettre l'écoulement des pluies, des galeries en bois surélevées pour protéger l'intérieur des maisons de l'intrusion d'animaux, de serpents ou d'iguanes.

La terre est sombre : c'est cette poussière rouge foncé de la couleur de l'écorce d'eucalyptus, la latérite.

En bas de la photo, on peut lire, d'une écriture fine difficilement déchiffrable : *Douala, allée des Cocotiers, 1958.*

Ma tante est prise d'assez loin ; elle a vingt-sept ans, ou vingt-huit. Elle porte une de ces robes claires, d'été, à la mode dans les années cinquante : un imprimé fleuri dont on ne distingue pas le motif, une jupe large et froncée de type « parachute », l'ourlet à la cheville. Je suppose que ce nom, « parachute », venait de la guerre encore proche. La mode s'empare de tout, même du pire.

En la voyant, on se rappelle les principes de l'époque :  
*L'élégance est dans le maintien.*

*On ne peut pas toujours être belle, on peut toujours être élégante.*

Madeleine est mince, avec des épaules presque maigres, un décolleté discret, des cheveux blonds ondulés par une mise en plis. C'est son allure, surtout, qui frappe, soignée, tenue, un peu raide avec cette taille plate et sanglée, si foncièrement anachronique. Inimitable – c'est le mot qui me vient. Je ne sais pas à quoi tient cette allure : la démarche, le port de tête, une manière de se découper sur le ciel. Elle avait, paraît-il, à l'époque, « quelque chose de Michèle Morgan » dans la blondeur et le maintien. On le disait dans la famille. Elle fait penser aux publicités qu'on lisait, Sophie et moi, dans les vieux magazines de la cave : le rouge à lèvres Rouge Baiser, le parfum Soir de Paris.

« Ta tante, disait toujours grand-mère, n'était pas franchement jolie – ce qu'on appelle *jolie* –, mais elle était si élégante ! Elle avait pris du côté Le Tellec, celui de mon mari. Comme Joseph, son cousin, le fils d'Émilienne. »

À côté d'elle, Sophie, un bras levé, les jambes arquées, porte une robe attachée par deux nœuds sur l'épaule. Elle a peut-être dix-huit mois, on devine qu'elle a des couches. Elle tient quelque chose à la main. Si on pouvait agrandir la photo, on verrait qu'il s'agit d'une petite girafe en caoutchouc. Ma tante lui avait acheté au marché un chapeau de paille pointu qui la faisait ressembler à une petite Chinoise. Il paraît qu'on disait à Douala : « Madeleine Morand et sa petite Chinoise ».

En 58, d'après ce que j'ai lu, les « événements » s'accéléraient. Le processus annoncé par de Gaulle dans son discours de Brazzaville était en cours. Il devait mener à l'indépendance du Cameroun, le 1<sup>er</sup> janvier 60. Il y avait des troubles dans

le pays. Ahidjo, le premier président africain, avait formé un gouvernement d'union nationale avec le soutien de la France, mais ce gouvernement était contesté par les indépendantistes de l'UPC qui ne voulaient aucun compromis avec la puissance coloniale. On disait qu'ils étaient soutenus par les communistes. Leurs leaders avaient pris le maquis. Il y avait des révoltes dans le pays Bamiléké, le pays Bassa, en Sanaga-Maritime. Il y avait aussi une répression et, côté africain, des milliers de morts dont on n'a rien su.

Malgré la robe élégante de Madeleine, sa silhouette de gravure de mode, les cocotiers si exotiques, la photo a un charme mélancolique. Peut-être à cause des ombres. Ce sont les ombres longues du soir. Il paraît que le soir, la ville se remplissait de cris d'oiseaux, de battements d'ailes, et des cris des enfants qui sortaient des crèches et des écoles. Ils couraient et sautaient dans les flaques. Il faisait très chaud. Une chaleur de cocotte-minute. Douala est sous le quatrième parallèle, proche de l'Équateur. On voyait rarement le soleil. Le ciel restait couvert, gris, et humide, terni par une humidité de serre.

Les gens sortaient marcher sur la promenade du boulevard Maritime, ils allaient voir le pont tout neuf qui reliait Douala à Bonabéri.

Douala au temps des colonies, Douala sous le mandat français : je ne connais tout cela que par les livres. Des expressions comme « la loi cadre », « la tutelle », le « processus de décolonisation », je les ai entendues dans les conversations entre mon père et mon oncle Guy. Entre hommes, ils parlaient politique ; ils n'étaient pas toujours d'accord. Mon père accusait Guy d'avoir été « colonialiste », ou d'avoir été « complice du

colonialisme». « Arrête, Pierre », disait ma mère, qui défendait toujours sa sœur, par esprit de famille. Mon oncle protestait : « Je suis parti là-bas pour travailler. Je n'avais rien trouvé en France ; *on n'y était pour rien.* » Il haussait les épaules ; il disait que c'était « facile » de critiquer de l'extérieur.

Je me souviens d'une dispute qui a dû avoir lieu pendant un des étés que nous passions à la campagne. Le ton était monté ; mon oncle s'était énervé ; il avait quitté brusquement la table et était sorti. Je le revois fumant sur le pas de la porte. Il avait l'air de regarder la rue ; elle était goudronnée, en pente légère ; nous la descendions à bicyclette en dérapant sur les gravillons du carrefour. « Elles vont se tuer, criait grand-mère. Descendez de vélo tout de suite ! Venez vous laver les mains ! »

Les enfants sentent la solitude des adultes. Elle les touche parce qu'elle les rend plus proches. J'étais venue près de mon oncle ; il avait posé sa main sur ma tête : « C'est toi, ma grande ? Regarde les nuages ; il va faire beau demain. » Après, je n'avais plus osé bouger ; nous étions restés un moment, moi, avec sa main sur ma tête, fière et émue (j'avais six ou sept ans), et lui fumant sa cigarette ; il ne fumait que quand il était énervé, des Craven A, je revois encore le paquet rouge, avec une tête de chat noir. Leur odeur âcre est restée pour moi celle de l'Afrique.

Je me souviens avoir dit à ma tante, des années plus tard (j'étais allée les voir, mon oncle et elle, dans leur maison de Nantes, au Pont du Cens) :

— Qu'as-tu fait de tes robes ? Celles que tu portais à Douala. Tu sais qu'elles reviennent à la mode ?

Elle avait eu l'air à la fois perplexe et flattée :

— Je ne sais pas, comment veux-tu ? Elles se sont usées, je suppose. J'en ai donné beaucoup ; je me suis débarrassée. Sophie ne veut pas les porter. J'en ai perdu aussi. Les robes, on ne sait pas ce qu'elles deviennent. On dirait qu'elles se volatilisent. Un jour, on ne les trouve plus dans sa penderie. On se dit : j'avais pourtant une robe turquoise, avec un col bateau – tu vois ce qu'étaient les cols "bateau" ? On se dit : je la portais ce jour-là – c'est curieux comme on revoit les circonstances : le temps qu'il faisait, la lumière, même des choses toutes petites, si précises, la mémoire, hein, a dit ma tante, c'est quand même quelque chose de particulier, les souvenirs, et pour une femme, on mesure mal combien ça peut compter. On a oublié les trois quarts de sa vie, mais on se rappelle une petite robe, le tissu, la couleur. On se dit : ce jour-là, je portais

# DOMINIQUE BARBÉRIS

## Une façon d'aimer

« Il n'était pas très grand ; des cheveux bruns, peignés en arrière et crantés, le front haut, une chemisette avec des pattes sur l'épaule. Il sourit en fumant. Puis tendit la main à Madeleine : Vous dansez ?

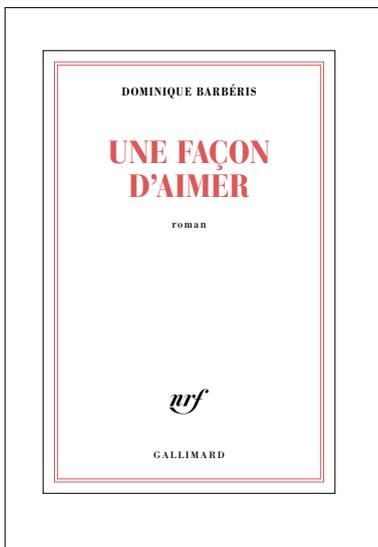
Elle s'excusa : Non, je danse très peu, je ne danse pas bien.

Mais il insista et il la tira vers la piste. »

Quand Madeleine, beauté discrète et mélancolique des années cinquante, quitte sa Bretagne natale pour suivre son mari au Cameroun, elle se trouve plongée dans un monde étranger, violent et magnifique. À Douala, lors d'un bal à la Délégation, elle s'éprend d'Yves Prigent, mi-administrateur, mi-aventurier. Mais la décolonisation est en marche et annonce la fin de partie...

Tendu entre la province d'après-guerre et une Afrique rêvée, *Une façon d'aimer* évoque la force de nos désirs secrets et la grâce de certaines rencontres. Par petites touches d'une infinie délicatesse, c'est toute l'épaisseur d'une vie de femme qui se dévoile.

*Dominique Barbéris, romancière, est notamment l'autrice, aux Éditions Gallimard, des Kangourous, de L'année de l'Éducation sentimentale et, aux Éditions Arléa, d'Un dimanche à Ville-d'Avray.*



## UNE FAÇON D'AIMER

Dominique Barbéris

Cette édition électronique  
du livre *Une façon d'aimer* de Dominique Barbéris  
a été réalisée le 9 juin 2023 par Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782073032362 - Numéro d'édition : 611803).  
Code produit : U58922 - ISBN : 9782073032379.  
Numéro d'édition : 611804.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office